

GUY CASSIERS

Rouge décanté

d'après le livre de Jeroen Brouwers



60^e FESTIVAL D'AVIGNON

DEXIA

19 • 20 • 22 • 23 • 24 • CLOÎTRE DES CÉLESTINS • 22H

durée 1h30

Création en langue française

D'APRÈS LE ROMAN « ROUGE DÉCANTÉ » DE **JEROEN BROUWERS**
TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR **PATRICK GRILLI**
ADAPTATION **GUY CASSIERS, DIRK ROOFTHOOF ET CORIEN BAART**
MISE EN SCÈNE **GUY CASSIERS**
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **HANNEKE WOLTHOF**
AVEC **DIRK ROOFTHOOF**
DRAMATURGIE **ERWIN JANS**
DÉCOR, VIDÉO & LUMIÈRE **PETER MISSOTTEN (DE FILMFABRIEK)**
DÉCOR SONORE **DIEDERIK DE COCK**
RÉALISATION VIDÉO **ARJEN KLERKX**
COSTUMES **KATELIJNE DAMEN**
ENCADREMENT TECHNIQUE **ARJEN KLERKX, DIEDERIK DE COCK, LUC FOCKE, JORIS DURNEZ, BART BRUYNEEL, FRANK HAESVOETS, IVAN RENETTE, CHIS VANNESTE**
ACCESSOIRES **MYRIAM VAN GUCHT**
RÉALISATION DES COSTUMES **ERIK BOSMAN, KARIN VAN DER LEEUW ET ROELIE WESTENDORP (COORDINATION)**
RÉALISATION DU DÉCOR **DE FILMFABRIEK (IEF SPINCEMAILLE)**
DIRECTION DE PRODUCTION **MICHAËL GREWELDINGER**
CONSEILLÈRE À LA LANGUE FRANÇAISE **CORALINE LAMAISON**

MUSIQUE **LE PIE JESU DU REQUIEM DE M. DURUFLÉ** PAR **FRANK SPRUIJT** DU « ROTTERDAMS JONGENSKOOR »
SOUS LA DIRECTION DE **GEERT VAN DEN DUNGEN**
SONATAS AND INTERLUDES FOR PREPARED PIANO DE **JOHN CAGE**
BLUES FOR MAMA DE **J.J. CALE**

Coproduction Toneelhuis (Anvers), ro theater (Rotterdam)
avec le soutien des autorités flamandes
avec l'aide de l'Ambassade du Royaume des Pays-Bas

Spectacle créé à Rotterdam au Rotterdamse Schouwburg le 16 octobre 2004

Les dates de *Rouge décanté* après le Festival
du 24 au 26 avril 2007, Théâtre de Caen
et en version néerlandaise *Bezonken rood*
du 10 au 18 janvier 2007, Het Toneelhuis, Anvers, Belgique – les 22 et 23 janvier 2007, NT Gent, Gand, Belgique – le 6 février 2007, Stads schouwburg, Utrecht, Pays-Bas – le 8 février 2007, Stads schouwburg, Arnhem, Pays-Bas – le 28 février 2007, Chas sé Theater, Breda, Pays-Bas – le 15 mars 2007, Stads schouwburg Kunstmin, Dordrecht, Pays-Bas – le 27 mars 2007, Theater aan de Parade, Den Bosch, Pays-Bas – le 12 juin 2007, Rotterdamse Schouwburg, Rotterdam, Pays-Bas

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de mille cinq cents personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Parmi ces personnes, plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relèvent du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

Un entretien avec Guy Cassiers

VOUS VENEZ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANCE PRÉSENTER VOTRE TRAVAIL SUITE À L'INVITATION DU FESTIVAL D'AVIGNON. COMMENT ÊTES-VOUS DEVENU METTEUR EN SCÈNE ?

Guy Cassiers J'ai commencé par étudier la lithographie, le dessin, le fusain et la peinture dans une école d'arts graphiques. À l'époque, je n'avais pas l'impression d'avoir quelque chose à dire et j'avais donc beaucoup de temps pour regarder autour de moi. Dans les années quatre-vingt, mon seul travail artistique consistait à organiser des fêtes pour les étudiants de mon école des Beaux-arts d'Anvers. C'était la dernière phase du mouvement punk, nous ne savions pas ce que nous voulions dire ou faire mais nous voulions exister.

Ces fêtes nous permettaient de nous promener à travers l'Europe et de découvrir des cultures différentes. Nous pouvions alors rassembler des artistes venus d'horizons et de pratiques très divers. Puis peu à peu des responsables de lieux ou d'institutions culturels sont venus nous voir car nos fêtes avaient acquis la réputation d'être devenues de véritables performances artistiques. La diversité des artistes avec lesquels je travaillais permettait un dialogue autour d'un matériau commun puisque nous n'avions pas d'argent et que nous devions tout faire nous-même, à la manière d'une troupe amateur. À nos côtés, il y avait Jan Fabre et Jan Lauwers.

C'est dans ce cadre que j'ai fait ma première mise en scène en travaillant sur *Gaspard* de Peter Handke. C'est vraiment mon travail fondateur. Ce personnage, qui est mis à l'écart mais à qui l'on a donné la possibilité de communiquer en apprenant le langage tout en restant incapable d'exprimer sa vie intérieure, représente pour moi la question la plus centrale de mon travail. Ce que raconte Gaspard, c'est que si la civilisation a besoin de lois communes, l'art en tant que pensée individuelle, peut créer ses propres lois.

ENSUITE VOUS AVEZ TRAVAILLÉ DANS DES THÉÂTRES INSTITUTIONNALISÉS ?

Je suis devenu directeur du Oud Huis Stekelbees, le plus petit théâtre pour jeune public à l'époque, à Gand, mais je n'ai jamais fait une production destinée seulement aux enfants car je ne peux pas travailler en fonction du public qui va venir voir mes productions. Pendant cinq ans, de multiples discussions ont d'ailleurs eu lieu après chaque spectacle pour savoir si c'était vraiment destiné aux jeunes ou non. Après j'ai travaillé pendant six ans en indépendant dans des théâtres et des centres d'art qui me donnaient les moyens de monter des projets, dont un notamment avec des personnes handicapées mentales pendant toute une année. Ce fut ma première performance dans un grand espace, mais surtout, c'est la première fois que j'ai cherché une langue nouvelle pour communiquer avec le public.

« UNE LANGUE NOUVELLE » ?

Pour moi, les sens sont primordiaux et chaque discipline artistique doit les stimuler. Si on regarde un film américain, on voit très bien comment l'œil et l'oreille sont stimulés afin de faire croire à un monde virtuel. À l'origine même du théâtre, il y a le mensonge assumé puisque l'on sait que l'acteur a préparé quelque chose destiné au public et c'est par l'imagination, celle de l'artiste sur la scène et celle de l'artiste qui existe en chaque spectateur, qu'on peut créer de nouveaux regards sur la réalité. Pour moi, c'est la grande différence entre le cinéma et le théâtre. Dans mes spectacles, les différents médias que j'utilise – caméras, images vidéo, paroles projetées et musiques – disposent d'une grande autonomie. Finalement, c'est le spectateur qui façonne la représentation. En tant que metteur en scène, je mets à disposition les couleurs et les pinceaux nécessaires, mais c'est le spectateur qui peint le tableau.

VOUS TRAVAILLEZ SURTOUT SUR DES TEXTES LITTÉRAIRES ?

Bien que travaillant dans le théâtre, je suis très amateur de films, de musiques, de littérature, et c'est dans ces matériaux que je trouve les impulsions qui vont faire naître mon théâtre. Pour moi, la façon de raconter une histoire a beaucoup changé au cours des cinquante dernières années. Avant, la télé-

vision n'existait pas et tout le monde allait au théâtre pour voir la « réalité ». Aujourd'hui la réalité a changé de mains, elle dépend d'autres médias et c'est peut-être un bien, car le théâtre peut maintenant montrer la réalité du futur.

J'habite une ville dans laquelle des milliers de stimuli sensoriels peuvent vous atteindre à chaque instant. Aujourd'hui, je ne suis plus obligé de me protéger contre cette masse de sensations. Dans les grandes villes, on apprend à ne pas voir et à ne pas entendre. Ce qui est beau au théâtre, c'est que grâce à l'isolement dans lequel on est dans la salle, on peut redécouvrir la force de la mémoire inconsciente et des sensations. Nous ne sommes plus obligés de raconter une histoire uniquement par l'intermédiaire des dialogues dramatiques mais on peut utiliser beaucoup d'autres moyens scéniques. Ce que j'aime faire, ce n'est pas seulement suivre une intrigue que l'on raconte au spectateur mais c'est aussi entrer dans l'esprit des gens, dans leur monde intérieur.

COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI « ROUGE DÉCANTÉ » ?

Je choisis les textes uniquement sur l'émotion que j'ai à la lecture. Pour *Rouge décanté*, j'ai eu un choc immédiat que je n'arrivais pas à analyser, mais très rapidement, j'ai su que je devais le mettre en scène pour comprendre ce qui m'avait troublé.

Rouge décanté est le troisième épisode d'une aventure qui en comprendra quatre. Cette tétralogie a commencé à la lecture du roman *Le Garçon boucher*, de Patrick McCabe, histoire d'un enfant abandonné dans une situation très difficile. Ce premier spectacle était joué par un comédien, seul en scène, qui dialoguait avec des textes qui défilaient sur un écran. Grâce au regard du comédien et aux animations graphiques des textes, les spectateurs pouvaient imaginer les autres personnages qui n'apparaissaient pas sur scène. Le second spectacle était inspiré du *Seigneur des guêpes*, de Ian Banks, histoire d'un adolescent coupé du monde qui se construit un univers morbide.

Avec *Rouge décanté*, on retrouve un personnage qui ne peut pas vivre une vie « normale » et qui pour survivre doit écrire un livre où il se raconte. C'est une œuvre très proche de l'univers proustien puisque le héros est tellement lié au passé qu'il ne peut avoir une relation normale avec le monde qui l'entoure. Jeroen Brouwers raconte l'histoire d'un homme qui cherche à oublier le passé sans y parvenir, qui voudrait presque effacer le passé pour enfin trouver un futur.

Le roman a été un grand succès public mais il a été très critiqué par des auteurs qui lui reprochaient de ne pas avoir décrit la réalité historique. Jeroen Brouwers a toujours dit que son livre est un roman, qui raconte le regard d'un enfant de cinq ans sur ce qui se passait dans le camp d'internement que les Japonais ont construit pour les résidents hollandais en Indonésie, sur ce qu'il a ressenti pendant ces années et surtout sur ce qui a été détruit irrémédiablement dans son rapport à sa mère puis plus généralement dans son rapport aux femmes, une fois devenu adulte. Le dernier épisode de cette tétralogie que je viens de mettre en scène, *Hersenschimmen* (*Chimère* en français) de J. Bernlef, parle d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer qui perd progressivement prise sur la réalité et ne vit plus que dans le passé à travers une multitude d'impressions sensorielles avant de s'effacer définitivement. À travers les yeux de ce malade, on peut voir comment un artiste peut regarder le monde autrement. Cela est lié pour moi au livre d'Oscar Wilde, *Le Déclin du mensonge*, où il explique que le brouillard londonien était une chose désagréable et malsaine jusqu'au jour où un peintre l'a représenté sur une toile et où le regard porté sur lui a changé. Un artiste a le pouvoir, disons la capacité, de transformer la façon dont on voit le monde. C'est ce que le théâtre devrait faire pour chaque spectateur.

POUR CONSTRUIRE LE SPECTACLE, AVEZ-VOUS ADAPTÉ LE ROMAN DE JEROEN BROUWERS ?

Dirk Roofthoof et moi-même avons travaillé en étroite collaboration. Nous avons supprimé certains passages car le roman est assez long mais nous n'avons pas changé un seul mot du texte. Nous avons conservé notamment intégralement les premiers chapitres. Par ailleurs, nous avons voulu également aborder tous les thèmes évoqués par l'auteur pour permettre au

spectateur de bien entrer dans le style de l'écriture, qui est comme un roman policier à la construction très mathématique. Et comme dans le polar, ce n'est qu'à la fin que l'on peut reconstituer l'histoire : en mettant les morceaux du puzzle les uns à côté des autres.

D'ailleurs, à Avignon, la pièce sera présentée pour la première fois en langue française.

QU'EST-CE QUE L'UTILISATION DE LA VIDÉO APPORTE À VOTRE TRAVAIL ?

Pour moi, la vidéo est un moyen parmi d'autres pour raconter une histoire, comme peut l'être la musique ou la lumière. C'est un outil que j'utilise souvent pour filmer en direct sur le plateau le ou les comédiens. Dans *Rouge décanté*, tout est filmé en direct. Il y a sept caméras mais pas de caméramans : il n'y a donc personne entre le public et l'acteur. C'est l'acteur qui choisit laquelle des sept caméras vers laquelle il se déplace. En ce sens il est dans cet instant comme un réalisateur. Il y a juste un régisseur qui transforme les images reçues. Cela pourrait ressembler à un concert de jazz car il y a une structure de base pré-établie, mais des variations permanentes.

Pour moi, le point de départ du théâtre, c'est la présence physique de l'acteur et rien ne doit troubler cette présence sur scène. La vidéo est un moyen utile pour doubler ou tripler l'image de l'acteur. On peut ainsi agrandir ou diminuer la taille du visage, l'acteur devenant alors, aussi petit qu'un enfant, ou on peut choisir seulement un détail : la main, l'oreille...

À partir d'un détail, on peut imaginer ce qui se passe à l'extérieur du cadre choisi. Le public a le choix de regarder l'acteur ou les images que l'acteur est en train de créer. Toute la scène devient l'intériorité de cet acteur, on est comme absorbé à l'intérieur de lui.

entretien réalisé en février 2006

par Jean-François Perrier pour le Festival d'Avignon

Né en 1940, **Jeroen Brouwers** a célébré en 2004 ses quarante ans d'activité comme auteur. Au terme de ces quatre décennies, son œuvre occupe une position à part, à plusieurs égards, dans le monde des lettres néerlandaises.

Les rapports difficiles entre les sexes, l'angoisse qu'inspirent tant la vie que la mort, l'obsession de la corporéité et du côté éphémère de la vie, du souvenir et de l'oubli, la lutte qu'il faut engager avec la littérature et la nécessité d'écrire – ils reviennent tous, tels des motifs musicaux, dans des variations changeant à l'infini.

« Je veux que mon œuvre forme un seul grand ensemble. Cette œuvre n'est ja mais distincte de la vie de l'auteur » affirme Jeroen Brouwers. Pourtant, ses écrits vont au-delà de l'anecdote autobiographique. Il suffit de passer en revue les romans, nouvelles, critiques et essais de Jeroen Brouwers pour entendre l'une des symphonies en langue néerlandaise les plus belles et les plus poignantes qui soient. L'auteur manie une prose à la fois narrative, contemplative et poétique. Y alternent une métrique infinie, l'expression d'un don d'observation acéré et le grossissement de détails jusqu'à atteindre le grotesque.

Son roman *Rouge décanté* a reçu le prix Fémina étranger en 1995.

Né à Anvers en 1960, le metteur en scène **Guy Cassiers** entreprend des études d'arts graphiques à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, avant de se tourner vers le théâtre. Il monte ses premiers spectacles à Anvers au cours des années quatre-vingt. Entre 1988 et 1992, il privilégie le théâtre jeune public en travaillant régulièrement avec des enfants et des adolescents, il est alors directeur artistique de la compagnie de théâtre jeune public Oud Huis Stekelbees (aujourd'hui Victoria) à Gand.

À partir de 1992, Guy Cassiers travaille en indépendant, notamment pour le Kaaithheater à Bruxelles et le Toneelschuur à Haarlem. Son premier spectacle pour le rotheater, *Angels in America* de Tony Kushner (1995), remporte deux prix en 1996, le "Gouden Gids Publiekprijs" (prix du public) et le "Prosceniumprijs" de VSCD.

De 1998 à 2006, Guy Cassiers est directeur artistique du ro theater à Rotterdam. Il y développe un langage théâtral multimédia dont *De sleutel* (1998), *Wespenfabriek* (2000), *La Gran de Suite* (2001) et *Lava Lou nge* (2002). L'emploi de caméras, images vidéo, paroles projetées et musique interprétée en direct est un élément essentiel de son mode d'expression. Le point culminant de cette approche est son cycle de quatre pièces consacrées à Proust, réalisées entre 2002 et 2004.

À côté de ces spectacles, Guy Cassiers monte aussi des adaptations de romans (*Anna Karenina*, 1999, *Rouge décanté*, 2004), des variations truffées de fantaisie sur les œuvres de Shakespeare (*Bloetwollefduivel* de Jan Decorte d'après Macbeth, 2001) et des spectacles interprétés par des amateurs. En 1997, il reçoit le prix Theaters de la critique flamande pour l'ensemble de son œuvre, et en 1998 le prix Johan Fleerackers flamand et en 2005, il reçoit le «Amsterdam prijs voor de kunst» pour son cycle Proust.

À partir de septembre 2006, Guy Cassiers prendra la direction du Het Toneelhuis à Anvers, qu'il partagera avec un collectif d'artistes (plasticiens, danseurs, cinéastes, performers...). Le premier spectacle présenté en avril 2006 est une pièce de théâtre musical, *Onegin* d'après Eugène Onéguine de Pouchkine. À l'automne suivra *Mefisto for ever*, d'après *Mephisto* de Klaus Mann. Guy Cassiers présente avec *Rouge décanté* pour la première fois l'un de ses spectacles en France.

Né en 1959 à Anvers, **Dirk Roofthoof**t travaille avec des metteurs en scène, chorégraphes et musiciens réputés comme Jan Fabre, Jan Lauwers/Needcompany, Luk Perceval, Ivo van Hove, Theu Boermans, Jan Ritsema, Josse De Pauw, Peter Vermeersch, Wim Vandekeybus, Ron Vawter (The Wooster Group), Zita Swoon, the London Symphonietta, Henry Threadgill et Peter Sellars. Il joue en néerlandais, en français, en espagnol, en allemand et en anglais. Avec Guy Cassiers, il propose *Het liegen in ontbinding* (Kaaitheater) et *Tristan* (Klaus Mann).

En tant qu'acteur de cinéma et de télévision, Dirk Roofthoof est surtout connu par son rôle de Pietje de Leugenaar dans *Terug naar Oosterdonk*, une série télévisée de Frank Van Passel. Au cinéma, il a joué dans des films de Dominique Deruddere, de Patrice Toye et dans *Pleure pas, Germaine* d'Alain de Halleux, pour lequel il obtient, pour la seconde fois, le prix Joseph Plateau du Meilleur acteur. Il apparaît dans *Olivetti 82*, un film de Rudi Van Den Bossche, dans *Sombermans Actie (Remco Campert)* de Casper Verbrugge et dans *Anyway the wind blows*, de Tom Barman (dEUS) et dans *Suske en Wiske*.

Au Festival 2005, Dirk Roofthoof joue deux monologues de Jan Fabre, *L'Empereur de la perte* et *Le Roi du plagiat*. Dirk Roofthoof joue également dans *Je suis sang*, autre création de Jan Fabre.

Peter Missotten et De Filmfabriek est sont des complices de la première heure de Guy Cassiers. Au ro theater, ils ont collaboré pour *De Wespenfabriek*, *Lava Lou nge* et *The Woman Who Walked into Doors*.

Peter Missotten et son collectif artistique De Filmfabriek sont spécialisés dans les projets artistiques numériques, la vidéo, la conception de décors et le graphisme numérique. De Filmfabriek fait partie du groupe de créateurs réunis par Guy Cassiers au Toneelhuis.

Pour *Rouge décanté*, Peter Missotten a créé une chambre noire où – dans le «rouge décanté» – sont développées les images du passé.

ET

REGARDS CRITIQUES

21 JUILLET - 11H30 - CLOÎTRE SAINT-LOUIS

Des nouvelles du monde : l'écrit face à l'Histoire

De nombreux artistes du Festival, dans leur démarche comme dans la thématique de leur travail, s'engagent en dehors de leurs frontières d'origine et de leurs processus habituels. Que cherchent-ils par le détour de cet éloignement ?

avec **Éric Lacascade, Alain Françon, Guy Cassiers**

60° FESTIVAL